

M I C H E L   T R E M B L A Y

LE CAHIER ROUGE

ÉDITIONS ZULMA  
*Paris • Veules-les-Roses*

La couverture du *Cahier rouge*  
a été créée par David Pearson.

© Léméac Éditeur, 2004 [2022].  
© Zulma, 2025, pour la présente édition.

Si vous désirez en savoir davantage sur Zulma,  
n'hésitez pas à consulter notre site.  
[www.zulma.fr](http://www.zulma.fr)



*À mes amis travestis.*

*Merci à Jean-Claude Pepin,  
dont l'abondante documentation  
au sujet de l'Exposition universelle de 1967  
m'a été très utile.*



*Et comme ils s'étonnaient de cette générosité,  
Madame, radieuse, leur répondit :  
— Ça n'est pas tous les jours fête.*

GUY DE MAUPASSANT  
*La maison Tellier*

*Mais que sait la pièce cristalline de la figure  
qu'elle forme en tournant avec d'autres  
dans le kaléidoscope ?*

JOSÉ CARLOS SOMOZA  
*Le détail*

*La vie n'est pas ce que l'on a vécu, mais ce dont  
on se souvient et comment on s'en souvient.*

GABRIEL GARCÍA MÁRQUEZ  
*Vivre pour la raconter*



## PROLOGUE

*Septembre 1967*

Dans mon cahier noir, je me suis efforcée de décrire avec le plus de précision possible la période difficile que je traversais l'année dernière, me l'expliquer à moi-même pour essayer de comprendre ce qui se passait, avec le résultat que ma vie a changé du tout au tout, et pour le mieux. Avec ce cahier rouge tout neuf que je possède depuis plus d'un an et demi et auquel je n'ai pas encore touché, j'aurais le goût de raconter deux journées qui ont marqué cet été qui s'achève, celui de l'Exposition universelle, et que tous les Montréalais attendaient comme la promesse du paradis sur terre, avec ses événements de toutes sortes – culturels, sportifs, sociaux, simplement récréatifs – étalés sur une période de plusieurs mois et concentrés sur deux îles construites de main d'homme au beau milieu du fleuve, tirées de son lit pour recevoir les pavillons thématiques de tous les pays du monde. L'ouverture sur les autres que tout ça représentait, aussi, pour nous qui avons été élevés avec un effroyable complexe d'infériorité et qui ne pouvions pas imaginer jusque-là être le centre d'attraction de quoi que ce soit. Et, au bout du compte, la richesse, parce que cette exposition allait sans doute mettre Montréal sur la carte, c'est du moins ce que nous promettait le maire Drapeau, ce ratoureux de haute voltige.

J'aimerais profiter de ces deux journées exception-

nelles pour dépeindre ce qu'est devenue ma vie, qui est loin d'être banale. Elle l'était à l'époque du Sélect, elle ne l'est plus du tout à celle du Boudoir. Mais, depuis mes débuts sur la Main, et surtout depuis que se déroule l'Expo, je vois tant de choses curieuses, je suis témoin de faits si différents de tout ce que j'ai jamais connu, si étonnants et en compagnie d'êtres si originaux, qu'il m'arrive plusieurs fois par jour de me dire qu'il faudrait que je me décide à tout raconter ça. Ces deux folles journées que je vais tenter de relater ici en sont l'exemple parfait...

Ce jour-là, le mardi 25 juillet de cette année, j'ai été réveillée par la voix de gorge de Michèle Richard qui garantissait à qui voulait l'entendre que *ce soir elle serait la plus belle pour aller danser*. Tant mieux pour elle. Quant à moi, j'aurais bien aimé dormir encore un peu. Et même beaucoup. La nuit avait été longue au Boudoir, difficile, mouvementée pour un simple petit lundi, les clients indisciplinés et Madame intraitable comme c'est souvent le cas depuis le début de l'Expo. On se demande d'ailleurs pourquoi les affaires sont excellentes. Rien n'est plus jamais assez bon ni assez beau pour elle, pour sa maison, pour ses habitués, pour les étrangers de passage ; les « filles » sont souvent brusquées, plus, rudoyées (Marlene a eu le front de se plaindre, en juin, il n'y a plus de Marlene au Boudoir), les crises sont fréquentes, les solutions rares et l'atmosphère de l'établissement s'en ressent. Mais je reviendrai là-dessus plus tard, pour le moment je n'en suis qu'à mon réveil de ce matin-là, prélude à une série d'événements qui feraient de cette journée un moment privilégié de l'été de l'Expo.

Michèle Richard, donc, tout le monde s'en réjouissait pour elle, serait la plus belle pour aller danser...

C'était sans doute un mauvais tour de Mae East, grande insomniaque devant l'Éternel, qui, exaspérée de ne pas pouvoir dormir, s'était levée avant tout le monde et avait décidé de faire suer ceux qui sommeillaient encore en leur imposant un disque que nous détestons tous, même elle. Elle est comme ça, Mae East, quand elle est contrariée, il faut que tout le monde le soit, et quand par hasard elle est de bonne humeur, elle ne supporte pas la morosité et exige de nous des sourires que nous n'avons pas envie d'esquisser et des éclats de gaieté que nous ne ressentons pas. Elle était enragée, elle avait envie de rire de Michèle Richard pour se défouler, il fallait donc que nous nous joignions à elle, du fond de notre sommeil s'il le fallait.

(Ici, petite mise au point utile : quand je parlerai de mes amis travestis, dans ce beau cahier rouge tout neuf, j'essaierai de toujours utiliser le féminin – c'est ce qu'elles font entre elles, de toute façon –, sauf pour Jean-le-Décollé, bien sûr, sans contredit le seul travesti de toute l'Histoire à avoir gardé un nom d'homme. Il veut être traité en femme, en cliché de femme en fait, mais il faut lui parler au masculin, ce qui est plutôt curieux quand on a affaire à un paquet de guenilles de toute évidence féminines. Enfin... On s'y fait.)

C'est d'ailleurs lui qui a réagi le premier au disque de Michèle Richard. Sa voix graveleuse d'avaleur de fumées et de scotches de toutes sortes – la Duchesse de Langeais, le travesti le plus drôle en ville, dit de cette voix qu'elle est le résultat du mariage d'un débardeur efféminé et d'une femme du monde hommasse et velue – s'est élevée dans le grand appartement de la place Jacques-Cartier, à la fois rauque et

claironnante :

« Mae, si t'arrêtes pas ce disque-là immédiatement, tu seras pas la plus belle mais la plus amochée pour aller danser, ce soir, et personne va vouloir de toi ! Quoique ça changerait pas grand-chose... »

La réaction de Mae East a été immédiate. Un grand fracas de vaisselle brisée s'est fait entendre à la cuisine.

Jean-le-Décollé, toujours :

« Et ajoute un dollar à la banque des objets cassés. J'en ai assez de payer pour tes sautes d'humeur ! Si t'as fait un dégât, ramasse ! »

Quand je suis arrivée à la cuisine, crinière de travers et peignoir mal fermé, Mae n'avait encore rien nettoyé. Une tasse en morceaux gisait sur la table au milieu d'une flaque de café fumant. Mae East était appuyée contre le poêle, la baboune pesante et le toupet de guingois.

Qui n'a jamais vu un travesti au saut du lit, sans ses artifices de créature de rêve et encore nimbé des frasques et des excès de la veille, ne peut pas imaginer ce que j'avais devant les yeux. C'était à la fois pathétique et drôle, pathétique parce qu'on avait envie de prendre cette chose toute défaite dans nos bras et de lui dire d'aller s'arranger un brin avant d'affronter le monde, et drôle en ce sens qu'il est toujours étonnant – du moins pour moi – de voir à quel point mes amies se foutent de ce dont elles ont l'air entre elles alors qu'elles ne se permettraient jamais de sortir acheter une pinte de lait sans se maquiller et se coiffer à outrance. Quand ils se retrouvent tous les trois autour de la table du petit déjeuner – comme je parle de Mae East, de Nicole Odeon et de Jean-le-Décollé, je dois accorder cette phrase au masculin puisqu'il y

a un nom d'homme, mon Dieu que c'est compliqué, je déroge déjà à mes intentions ! –, on se croirait dans un film d'horreur devant ces visages barbouillés de ce qui a coulé pendant la nuit, du rouge, du vert, du brun, et boursouflés par le manque de sommeil. Une conversation entre trois clowns qui ont oublié de se démaquiller et une naine toute propre – moi – qui, elle, n'oserait jamais se coucher sans se passer le visage au lait démaquillant qui sent le tilleul. J'y suis tellement habituée que je n'arrive plus à sombrer dans le sommeil si mon oreiller ne sent pas le tilleul. C'est une fragrance que j'ai trouvée par hasard, une gamme de produits pas trop chère – eau de toilette, lait pour le visage, lait pour le corps, etc. – en farfouillant dans des bacs de produits en solde au sous-sol de Ogilvy's, et c'est rapidement devenu mon odeur personnelle, un effluve qui me suit partout, qui me précède, même, selon les dires de mes compagnes de travail. Fine Dumas, ma patronne – Madame pour les intimes –, prétend qu'on sait quand je suis là, quand je viens de quitter, quand j'arrive. Elle dit que le tilleul m'annonce, me proclame, qu'il est devenu comme une seconde identité. Je lui ai souvent demandé si ça sentait trop, elle m'a toujours répondu que ça ne sent jamais assez dans un bordel. Elle, c'est Chanel N° 5 qu'elle arbore avec arrogance parce que c'est cher et que ça fait chic, mais il lui tourne souvent sur la peau, surtout quand il fait chaud comme cet été, et personne n'ose le lui dire. Je plaindrais la pauvre folle qui oserait apprendre à Joséphine Dumas qu'elle ne sent pas bon !

C'est donc sans doute précédée de la senteur peu rafraîchissante du tilleul de la veille que j'ai abouti dans la cuisine, car Mae East a dit sans relever la tête :

« Si tu touches à ce disque-là, Céline, tu vas raccourcir d'une tête ! Et Dieu sait que t'as pas besoin de ça ! »

Il est très rare qu'on parle de mon physique dans la maison et j'ai été étonnée. Personne, jamais, ne mentionne mon nanisme dans mon entourage et j'en suis reconnaissante à tout le monde. Au Boudoir, c'est la même chose : Fine Dumas m'a choisie surtout pour mon intelligence et ma débrouillardise, dit-elle, mais aussi à cause de mon aspect particulier, j'en suis convaincue. Les filles l'ont assez vite accepté – après une période de froncements de sourcils et de petits rires dissimulés derrière des mains, c'est vrai, mais bon, ça, j'y suis habituée – et je suis en peu de temps devenue ce que la patronne appelle un des features de la maison : il paraît que j'attire la clientèle, qu'on vient au Boudoir presque autant pour me voir moi que pour faire autre chose avec les filles. Ça aussi, mon rôle au Boudoir, ce que j'y fais, comment je m'y sens, j'y reviendrai plus tard.

D'abord, que je parle de la cuisine de notre appartement puisque c'est là qu'a commencé cette mémorable journée.

Depuis que ma troisième colocataire, la si bien nommée Nicole Odeon, folle de cinéma devant l'Éternel et au courant de tous les potins de Hollywood et de Paris, a vu *Les demoiselles de Rochefort* il y a quelques mois – en France, s'il vous plaît, avec un richissime Français qui a été fou d'elle le temps d'une romantique traversée de l'Atlantique : partie pour la gloire en bateau, elle est revenue la queue entre les jambes en avion et à ses frais –, elle a décidé que nous allions vivre dans un environnement à la Jacques Demy. Si *Les parapluies de Cherbourg* l'avait boulever-

sée il y a quelques années – il paraît qu’il lui arrivait de chanter « Non, je ne pourrai jamais vivre sans toi » aux clients qu’elle trouvait de son goût –, *Les demoiselles de Rochefort* a achevé de la rendre folle. Des peintres en bâtiment, tous plus sexy les uns que les autres, se sont donc amenés un matin avec leurs pinceaux, leurs gallons de peinture, leurs échelles et leurs muscles débordants, ils se sont démenés pendant quelques jours comme les sept nains de *Blanche-Neige*, et nous vivons désormais dans des couleurs qui donneraient mal à la tête au plus habile des caméléons. La cuisine, par exemple, est peinte dans un beau rouge sang et les armoires sont jaune citron. Un lendemain de veille, c’est plutôt violent – en plus d’être laid à faire peur – et il faut entendre les commentaires de Mae East et de Jean-le-Décollé, certains matins quand, pour se remettre de la nuit précédente, ils se préparent un Bloody Caesar de la même couleur que les murs de la cuisine ! Nicole trouve ça gai, nous autres on trouve ça terrifiant !

Jean-le-Décollé :

« Quand je rentre dans cette cuisine-là, j’ai peur de me faire assassiner par les murs ! Je suis sûr qu’ils cachent un couteau quelque part ! »

Mae East :

« Tout ce qu’il manque pour accompagner ton ketchup et ta moutarde, Nicole, c’est un énorme hot-dog au beau milieu de la pièce ! »

Nous en avons bien sûr trouvé un quelques jours plus tard, en porcelaine, au centre de la table. Il est encore là, d’ailleurs. C’est lui que je regardais pendant que Mae me parlait.

« Il me manquait vraiment rien que ça ! Aïe, quand la bad luck te saute dessus, elle te lâche pus, hein ?

Après une foulure ridicule qui m'a quasiment coûté ma job, il fallait que ça arrive ! J'ai vraiment pas de chance ! »

Je savais qu'il était inutile de poser des questions, qu'il fallait attendre que les choses sortent d'elles-mêmes, à leur rythme. J'ai dévissé la cafetière italienne, je l'ai remplie d'eau et de ce café qui sent si bon et qui coûte si cher, j'ai même eu le temps de la revisser et de la mettre sur le feu sans que Mae East prononce un seul autre mot. Alors j'ai compris que c'était grave, que c'était probablement *la* chose que toute guidoune qui se respecte craint le plus au monde : la bonne vieille maladie vénérienne – que la Duchesse appelle, bien sûr, maladie « wagnérienne ». Chaude-pisse ou syphilis, une petite dose, une grosse, une sérieuse, une bénigne, qu'importe, c'est tout pareil, ça représente d'abord et surtout pour ces dames un sérieux manque à gagner. De quelques jours ou de quelques semaines. Une mise au rancart onéreuse. Dans le pire des scénarios, si Fine Dumas le prend mal, c'est un congé sans solde qui les guette, ruineux parce que les filles en vacances ne se contentent pas de poireauter, *elles dépensent*. Sans compter les moqueries humiliantes de la part des camarades – on dirait que c'est pire chez les travestis que chez les prostituées, ils sont plus méchants entre eux, se soutiennent moins – et la réputation difficile à racheter parce que le téléphone arabe, sur la Main, est encore plus rapide et plus efficace que partout ailleurs.

Je me suis appuyée contre le poêle, à côté de Mae.

« C'est-tu ce que je pense ?

— C'est toujours la première chose à laquelle on pense et on a presque toujours raison... Ben oui, c'est ce que tu penses...

— Es-tu allée voir le docteur Martin ?

— Ben non. J'ai pas encore eu le temps, je viens juste de m'en rendre compte en me réveillant. Un beau cadeau de lendemain de party. Mais le pire c'est que j'ai peut-être pas attrapé ça hier et que je l'ai peut-être déjà refilé à des tas de clients sans le savoir...

— Es-tu sûre que c'est ça ?

— Veux-tu voir la perle verte au bout de mon instrument de travail ?

— Mae ! Chuis en train de me préparer un café !

— Et moi chuis en train de me préparer une vraie belle fin d'été ! Une maladie vénérienne au beau milieu de l'Expo, c'est comme manquer de gaz au milieu de l'Atlantique : ton aréoplane fait pas long feu ! »

Elle s'est écrasée sur une chaise, juste en face du hot-dog de Nicole.

« Si elle enlève pas ça de sur la table, elle, elle va le retrouver en mille morceaux sur un de ses maudits murs rouges ! Et j'vas lui faire manger ! »

Je nous ai servi chacune une grande tasse de café après avoir ramassé les débris de celle qu'elle venait de briser. De l'instantané, bien sûr, une lavasse sans nom qu'elle s'était concoctée à toute vitesse et à laquelle je me suis juré de ne plus jamais retoucher depuis mon départ du Sélect où j'ai travaillé comme serveuse pendant deux ans. Dire que j'en ai bu pendant des années, la plus grande partie de ma vie, en fait, que c'était le seul café que je connaissais avant de le remplacer par le thé, un temps, par pur dégoût... Mais Jean-le-Décollé, entre autres choses et pour mon plus grand bonheur, m'a initiée aux joies du café italien, dont je ne peux plus me passer, et je ne le remercierai jamais assez.

Comme Mae East ne se décidait pas à parler, j'ai pris la liberté de rompre le silence.

« Ça fait mal ?

— Ça brûle.

— Ça veut dire que c'est juste une gonorrhée. C'est quand même moins pire qu'une syphilis...

— C'est pas parce que c'est moins pire que c'est drôle !

— J'ai jamais dit que c'était drôle !

— Tu souris !

— Quoi ? Je souris pas ! Pas du tout !

— J't'ai vue sourire, Céline, dis pas le contraire ! »

Quand la paranoïa lui saute dessus comme ça, il n'y a rien à faire. Mae East est une tête de cochon, et essayer de la faire changer d'idée ou de la convaincre qu'elle a tort est une totale perte de temps. Alors j'ai souri.

« Ben oui, tiens, je souris ! Es-tu contente ? Pour être parfaitement heureuse, il te reste pus rien qu'à décider que je me réjouis que tu sois malade, que chuis contente que tu passes le reste de l'été assise sur ton gagne-pain à te morfondre et à nous regarder nous enrichir. » Là-dessus, j'ai cogné ma tasse contre la table – pas trop fort, pour ne pas la briser, une par matin c'est assez – et je me suis dirigée aussi vite que mes courtes jambes me le permettaient vers la porte qui mène au corridor.

« Arrange-toi donc avec tes troubles, si tu veux pas de notre sympathie, Mae ! Parles-en pas, de ta gonorrhée, garde-la pour toi ! Essaye de nous faire accroire que tu prends des vacances *par choix* ! »

Je croyais, allez savoir pourquoi, qu'elle allait m'arrêter dans mon élan, s'excuser, mettre tout ça sur le compte de la malchance qui lui tombait dessus,

essayer de faire la paix... Que nenni ! Elle était sûre de m'avoir vue sourire avant que je le fasse pour vrai et rien ne la convaincrait du contraire.

C'est quand même curieux, ces gens qui commencent par quêter votre sympathie pour ensuite vous grimper dans le visage si vous la leur accordez. Orgueil ? Manque de confiance en soi ? Regret d'avoir fait preuve d'une faiblesse de caractère ? Honte de se voir réduit à quémander de l'aide ? Pourquoi me parler de sa maladie si c'était pour ensuite refuser toute manifestation d'amitié ? J'en étais là de mes pensées lorsque j'ai ouvert la porte d'entrée afin de ramasser mes journaux après avoir descendu les quatre escaliers si abrupts pour mes courtes jambes. L'appartement est magnifique, mais un peu haut perché à mon goût.

C'est vrai que nous avons un été exceptionnel. Dans tous les sens du mot. Il ne pleut presque jamais pendant cet énorme party que Montréal se paye depuis maintenant trois mois, il fait un temps ravissant, pas trop chaud, juste assez, la canicule, du moins jusqu'ici, n'a pas été écrasante, les nuits collantes sont rares, tout fonctionne à merveille, à l'Expo, mieux que ce qu'on prévoyait. En plus, les étrangers aiment notre ville, nous trouvent sympathiques – il faut passer au Boudoir vers deux heures du matin si on en veut une preuve flagrante –, Montréal explose en feux d'artifice quotidiens, croule sous les compliments, exulte, rose de plaisir, et remet ça chaque jour avec un évident bonheur. Que demander de plus à l'existence ?

J'ai observé pendant un certain temps la place Jacques-Cartier. Tout ça aurait bien besoin d'être retouché, ravalé, poncé. C'est juste joli alors que ça pourrait être beau.

L'un des premiers changements que j'ai faits en entrant dans cet appartement, il y a un an et demi, a été de nous abonner à trois quotidiens, *La Presse*, *Le Devoir* et *Le Journal de Montréal*. J'étais choquée par l'ignorance de mes colocataires de ce qui se passait dans le monde et je voulais essayer de piquer leur appétit de savoir. J'étais loin d'être une érudite moi-même, mais à côté d'elles, je pouvais passer pour un prix Nobel ! Elles savaient qu'une exposition universelle se préparait à Montréal parce que la prostitution était de plus en plus bannie des rues et que le Boudoir se remplissait à mesure que les trottoirs de la Main se vidaient, mais de ce qui s'y passerait, de son importance, de ce que ça représenterait pour leur ville et ses habitants, dont elles faisaient pourtant partie, de ça elles n'avaient aucune idée et ne montraient pas la moindre curiosité. Sauf au sujet de l'argent qu'elles pourraient y faire, bien sûr, pour se payer des perruques plus hautes, des souliers à talons plus vertigineux et, dans certains cas, des paradis artificiels plus efficaces dont elles ne reviendraient jamais. Alors on peut imaginer ce qu'elles connaissaient de la situation mondiale !

La plupart des gens avec qui je travaille, au Boudoir, ignorent le nom du Premier ministre du Canada, celui du Québec aussi. Quant au maire de Montréal, ils savent qui il est parce qu'il était déjà là quand ils allaient à l'école...

Mais les trois guidounes avec qui je vis ont désormais l'occasion de feuilleter trois journaux tous les matins, même si elles n'en profitent pas toujours. C'est vrai qu'elles fréquentent plus les pages féminines ou celles des arts et spectacles que les cahiers sérieux qui dissèquent les guerres, les famines et les

catastrophes de toutes catégories... Au moins, ça les extirpe un peu du petit monde consanguin dans lequel elles évoluent et dont elles ne sortent jamais. (J'ai surpris à plusieurs reprises Jean-le-Décollé à rire devant les caricatures du *Devoir*, c'est mieux que rien, non ? Et il offre de plus en plus souvent de descendre les quatre étages pour aller cueillir les journaux...)

C'est vrai que j'ai un peu charrié dans le cas du *Devoir*. C'est trop intellectuel pour nous quatre, mais il m'arrive quand même de lire un article au complet.

Je savais avant d'y travailler que la Main était un monde fermé, coupé de toute réalité, mais jamais à ce point-là. Un microcosme de guerres internes et de petites et grandes mesquineries la tient enroulée sur elle-même, concentrée sur son nombril pas toujours propre, occupée à ses crises et problèmes sans gravité qui prennent pourtant fréquemment une importance exagérée, qui frise le ridicule, produit de l'imagination débridée de ses habitants et de la paranoïa ambiante. J'aime la Main, qu'on ne s'y trompe pas, son atmosphère festive, son côté party sans fin, sa résistance à l'ordre établi, ses pieds de nez à la soi-disant normalité, et je serais désormais bien incapable de m'en passer, mais son insouciance m'inquiète souvent, et ceux à qui j'ai osé jusqu'ici en parler, Fine Dumas, la Duchesse, même Jean-le-Décollé, rient de moi et me conseillent d'en profiter plutôt que de l'analyser. Je ne suis pas là pour jouer les dames patronnesses, me disent-ils, mais pour gagner ma vie du mieux possible en profitant de la manne que représente pour nous l'Exposition universelle de Montréal.

Je me suis penchée pour ramasser les trois quotidiens... et une énorme photo du général de Gaulle m'a sauté au visage. Pleine page, sur la couverture du

*Journal de Montréal*: « Vive le Québec libre ! » Sur la première page de *La Presse* aussi : le général, les bras levés en V : « Vive le Québec libre ! » Même chose dans *Le Devoir*, bien sûr. On en avait entendu parler, la veille, au Boudoir, mais c'était plus comme une rumeur, une histoire d'hommes soûls. C'était donc vrai. Il l'avait vraiment dit. Devant tout le monde.

L'insolence du geste me ravissait. Je ne me suis jamais occupée de politique, ça ne m'intéresse pas, je ne crois pas les politiciens, aucun d'entre eux, aucun. Ils ont tous l'air de menteurs patentés, je suis sûre qu'ils le sont, et ils m'ennuient, d'un côté comme de l'autre, les rouges comme les bleus, les prétendus libéraux comme les conservateurs avoués. Ils se prennent trop au sérieux pour ne pas être suspects. Je n'ai pas encore eu l'occasion de voter parce que je suis trop jeune et je ne sais pas si je le ferai jamais, même si je me doute que ça doit avoir une certaine importance... Mais cet étranger qui vient semer la zizanie au beau milieu d'une exposition universelle, qui ose proférer une phrase inespérée pour une partie de la population locale et honnie pour l'autre, ce géant arrogant, les bras levés en croix au balcon de l'hôtel de ville, devant les dignitaires, prêt à insulter autant qu'à plaire, à se mêler de ce qui ne le regardait pas, quel toupet et quelle joie tout de même ! Je ne sais pas pourquoi, je l'aurais embrassé !

Mais je n'ai pas eu l'occasion de m'attarder sur cet événement bien longtemps.

Une autre nouvelle, autrement importante, m'attendait à la lecture des journaux, ce matin-là.